formes à frustules en forme de disque, munies sur leurs faces frontales de saillies tuberculeuses.

EUPSAMMIDÉS s. m. pl. (eu-psamm-mi-de — du gr. *eu*, bien; *psammos*, sable). Zool. Famille de madrépores renfermant des formes voisines des turbinolidés et caractérisées par des polypiérites simples ou ramifiés, un sclérenchyme poreux, à mailles fines. Les madrepores de cette famille ont été subdivisés en deux sous-familles : Calostylines et Eupsammines.

EURALITE s. f. (eu-ra-li-te — de *Eura*, nom de localité). Minér. Minéral qu'on trouve à Eura, en Finlande, dans la diabase péridotique. Elle est d'un vert foncé, cristallisée dans le système orthorhombique. Densité, 2,6. Elle est fusible et s'attaque par l'acide chlorhydrique.

** **EURE** (DÉPARTEMENT DE L'). — D'après le recensement de 1886, ce département compte une population de 358.829 hab. Il est divisé en 5 arrondissements, 36 cantons, 700 communes. Il élit deux sénateurs et six députés. L'Eure appartient au 3e corps d'armée (Rouen), à la cour d'appel de Rouen, à l'académie de Caen, à l'évêché d'Evreux, à la 2e conservation des forêts (Rouen).

** **EURE-ET-LOIR** (DÉPARTEMENT D'). — D'après le recensement de 1886, ce département compte une population de 283.719 hab. Il est divisé en 4 arrondissements, 24 cantons, 426 communes. Il élit deux sénateurs et quatre députés. Il dépend du 4e corps d'armée (Le Mans), de la cour d'appel et de l'académie de Paris, de l'evêché de Chartres, de la 2e conservation forestière (Rouen).

EUREKA, ville des Etats-Unis, dans l'Etat de Névada, sur un embranchement du chemin de fer du Pacifique, à 320 kilom. à l'est de Virginia, 4.207 hab. Dans ses environs se trouvé un volcan qui paraît être le seul actif des Etats-Unis; ses feux ne se sont pas éteints depuis la dernière éruption, signalée le 23 novembre 1873. Eureka est célèbre par ses mines d'argent.

EURÉTIDÉS s. m. pl. (eu-ré-ti-dé). Zool. Famille d'éponges créée par Zittel pour des éponges de formes variables ayant un squelette treillissé avec les nœuds de croisement des spicules à six rayons fusionnés et pleins. Chez les eurétidés, la surface extérieure est une où seulement fortifiée par un épaississement de la partie externe du squelette. Les principaux genres vivants ou fossiles sont : Trémadictyon, Craticulaire, Sphenaulax, Chirète, Dendroscongie, etc.

** **EUROPE.** Une des parties du monde.

— *Population* La population de l'Europe est en chiffres ronds de 336.400.000 habitants, qui appartiennent à trois grandes races : la race germanique, 104.600.000; la race latine, 102.700.000, et la racé slave, 99.000.000. On distingue encore en Europe 13 races de moindre importance. Au point de vue religieux la population européenne se répartit comme suit : catholiques romains, 154.500.000; protestants, 84.700.000; catholiques grecs, 84.300.000; mahométans, 6.000.000; israélites, 6.200.000; divers 300.000.

— *Politique*. Les remaniements politiques et territoriaux qui ont eu lieu en Europe depuis 1859 sont indiqués au article particuliers consacrés à chacun des Etats, et nous avons fait au mot DIPLOMATIE l'histoire diplomatique du continent.

— *Budgets*. Pour gérer leurs affaires politiques, les 336.000.000 d'Européens ont à leur tête 26 chefs d'Etats, empereurs, rois, présidents, etc., qui coûtent chaque année 250 millions de francs, chiffre certainement au-dessous de la réalité. Pour régler entre eux leurs rapports, les différents Etats ont dépensé en 1886 plus de 100.800.000 francs en frais d'ambassades, missions, etc. Cette même année, les recettes et dépenses des différents Etats de l'Europe se sont élevées à la somme de 15.612.555.194 francs pour les recettes et de 15.476.979.156 francs pour les dépenses. Ces sommes se divisent comme suit entre les différents Etats :

ÉTATS.	RECETTES.	DÉPENSES.
Russie	3.487.794.928	3.487.794.928
Autriche-Hongrie	1.269.584.602	1.291.564.427
Allemagne	870.769.386	871.019.386
France	3.140.994.820	3.141.848.225
Espagne	940.530.725	923.446.869
Suède	117.913.700	117.913.700
Norvège	62.542.355	37.315.121
Grande-Bretagne et Irlande	2.221.725.000	2.240.297.075
Italie	1.700.744.995	1.674.409.465
Turquie	440.451.162	365.107.000
Roumanie	138.237.695	134.244.650
Bulgarie	43.000.000	35.780.324
Portugal	205.425.333	215.962.318
Grèce	82.674.068	88.074.999
Serbie	46.000.000	45.995.643
Suisse	52.294.000	52.554.000
Danemark	79.199.149	66.580.310
Hollande	230.298.130	261.887.296
Belgique	454.977.000	406.423.000
Luxembourg	16.321.928	16.494.194
Monténégro	1.500.000	1.500.000
Samos	766.226	766.226

Les différents Etats de l'Europe ont dépensé en 1886 la somme de 3.480.809.214 fr. pour leurs armées et 1.019.183.857 francs pour leur marine. Ajoutons, à titre de comparaison curieuse, que, contre ces 4.500 millions de francs pour la Guerre, dans la même année, l'Europe a dépensé 638.322.816 francs, soit un peu plus d'un demi-milliard pour l'Instruction publique.

La comparaison des trois budgets, Guerre, Marine, Instruction publique, par Etat, mérite un examen spécial :

ÉTATS.	BUDGET de la Guerre.	BUDGET de la Marine.	BUDGET de l'Instruction publique.
Russie	824.759.796	157.623.028	83.832.592
Autriche-Hongrie	269.756.060	27.987.025	44.637.395
Allemagne	480.685.376	58.504.856	61.875.000
France	664.338.520	240.415.030	191.245.245
Espagne	157.834.558	42.500.560	47.512.219
Suède	26.304.882	8.312.756	14.084.245
Norvège	9.188.178	8.914.770	4.128.578
Grande-Bretagne et Irlande	445.825.000	324.825.000	131.711.275
Italie	257.291.618	85.331.660	36.944.358
Turquie	120.668.612	18.226.546	1.824.477
Roumanie	28.552.760	»	13.120.294
Bulgarie	11.675.161	»	2.508.428
Portugal	27.577.898	9.465.744	4.916.720
Grèce	19.481.947	3.515.928	2.892.716
Serbie	16.211.276	»	2.636.839
Suisse	17.165.329	»	»
Danemark	13.223.231	7.856.944	1.862.254
Hollande	40.849.912	25.664.010	»
Belgique	45.624.100	»	22.075.171
Luxembourg	795.000	»	525.000

— *Armée et marine*. Sur le pied de guerre, les forces relatives des différents Etats de l'Europe se répartissaient comme suit en 1886 :

ÉTATS.	OFFICIERS.	SOLDATS.	CHEVAUX.	CANONS.
Russie	90.000	3.200.000	366.354	3.876
Autriche-Hongrie	32.785	1.071.000	211.462	1.592
Allemagne	35.427	1.756.677	312.731	2.808
France	68.140	3.753.000	260.000	3.200
Espagne	»	400.000	20.000	»
Suède	2.867	186.548	6.646	258
Norvège	800	40.000	»	66
Grande-Bretagne et Irlande	12.544	386.000	24.581	»
Italie	»	2.387.332	»	»
Turquie	»	1.000.000	»	»
Roumanie	2.462	124.000	11.397	312
Bulgarie	1.217	80.000	»	108
Portugal	3.862	121.195	5.134	264
Grèce	2.152	79.927	13.584	»
Serbie	»	125.000	»	»
Suisse	»	210.495	»	»
Danemark	1.470	49.011	5.300	128
Hollande	»	178.520	»	»
Belgique	»	103.683	13.800	240
Monténégro	»	21.850	»	»

La flotte militaire de l'Europe se compose de la manière suivante :

ÉTATS.	NOMBRE de navires.	CHEVAUX-vapeur.	ÉQUIPAGES.	CANONS.
Russie	391	48.851	29.777	942
Allemagne	98	21.345	13.752	311
Autriche-Hongrie	98	161.705	16.753	554
France	410	»	61.669	»
Espagne	135	64.698	»	492
Suède	67	26.990	50.000	151
Norvège	50	9.990	»	163
Grande-Bretagne et Irlande	476	83.790	»	1.453
Italie	179	315.353	13.173	378
Turquie	44	»	40.572	»
Roumanie	11	»	906	530
Bulgarie	17	»	241	»
Portugal	52	4.624	3.225	167
Grèce	42	»	2.135	»
Danemark	37	35.190	1.271	227
Hollande	146	»	5.914	542

— *Commerce, Industrie et Agriculture*. Le commerce général de l'Europe s'élève à la somme totale de 55.440.436.458 francs, dont 30.759.316.002 francs pour l'importation, et 24.681.120.456 francs pour l'exportation ainsi répartis :

ÉTATS.	IMPORTATION.	EXPORTATION.
Grande-Bretagne et Irlande	9.274.200.000	6.785.100.000
France	4.754.700.000	3.478.300.000
Allemagne	3.737.375.000	3.644.000.000
Russie	2.151.911.640	2.359.603.960
Hollande	2.256.942.000	1.682.464.000
Autriche-Hongrie	1.563.250.000	1.753.500.000
Italie	1.575.200.000	1.348.200.000
Belgique	1.425.700.000	1.337.500.000
Suisse	755.452.000	659.964.000
Espagne	779.643.866	619.192.339
Turquie	681.041.460	287.958.600
Suède	422.865.630	332.192.000
Danemark	381.087.960	247.937.660
Roumanie	359.907.000	220.650.279
Norvège	202.390.950	141.693.820
Portugal	193.442.000	140.648.000
Grèce	136.337.000	92.857.000
Serbie	51.087.148	38.742.916
Bulgarie	46.351.280	48.867.223
Samos	3.931.068	3.432.645
Monténégro	1.500.000	5.000.000
Totaux	30.759.316.002	24.681.120.456

Proportionnellement à la population, c'est la Hollande qui fait le commerce le plus considérable; les autres pays viennent dans l'ordre suivant : Suisse, Belgique, Grande-Bretagne et Irlande, Danemark, France, Turquie, Norvège, Allemagne, etc. Il y a six Etats dans lesquels l'exportation dépasse l'importation, savoir : Russie, Hollande, Autriche-Hongrie, Bulgarie, Samos et Monténégro. Au point de vue du chiffre d'affaires, l'Angleterre vient en tête de tous les autres Etats; son mouvement commercial dépasse la somme de 16.000.000.000; après elle se placent : la France, pour plus de 8.000.000.000; l'Allemagne, pour plus de 7.000.000.000; la Russie, 4.500.000.000; la Hollande, près de 4.000.000.000, l'Autriche-Hongrie, près de 3.500.000.000; l'Italie, près de 3.000.000.000 ainsi que la Belgique; la Suisse et l'Espagne, pour près de 1.500.000.000; les autres Etats n'atteignent pas un chiffre de commerce de 1 milliard. Dans les exportations, après la Grande-Bretagne et l'Irlande, viennent : la France, l'Allemagne, la Russie, l'Espagne, la Belgique, la Suisse, etc. C'est l'Angleterre qui importe le plus de céréales, viennent ensuite l'Allemagne, la France, la Belgique, la Hollande, l'Italie, l'Autriche-Hongrie, etc. La France importe le plus de boissons fermentées, ensuite l'Angleterre, la Suisse, la Russie, l'Allemagne, etc. Le tabac s'importe surtout en Angleterre, Allemagne et Autriche-Hongrie, etc. Les animaux et vivres-animaux trouvent leurs principaux marchés en Angleterre, en Allemagne, en France, en Belgique et en Suisse. Les pays qui importent le plus de matières brutes sont : l'Angleterre, la France, l'Allemagne, la Russie, l'Autriche-Hongrie, la Belgique et l'Italie. Quant aux objets manufactures, ce sont : l'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Russie et la Hollande qui importent le plus. La Russie marche en tête de l'Europe pour l'exportation des céréales; viennent ensuite : l'Autriche-Hongrie, la Roumanie, la Hollande, la Belgique, l'Allemagne; la France n'exporte que pour une somme de 59.000.000 de francs environ. La France et l'Espagne dominent dans l'exportation des boissons fermentées; viennent ensuite : l'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, etc. L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne dominent tout à fait dans l'exportation du tabac; la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie, dans l'exportation du bétail. Dans l'exportation des matières brutes, l'Angleterre est considérablement au-dessus des autres pays. Viennent ensuite : la Russie, l'Allemagne, la France, la Belgique, l'Italie, l'Autriche-Hongrie. Dans l'exportation des objets manufacturés l'Angleterre exporte plus que du double de la France. Son chiffre d'exportation dépasse 3.500.000.000 de francs; tandis qu'en France elle ne s'élève pas même à 1.500.000.000. L'Allemagne approche de 2.000.000.000 de francs pour cette exportation. Sur le marché des monnaies et des métaux précieux, c'est l'Angleterre et la France qui dominent. La Grande-Bretagne est la plus puissante manufacturière du globe par ses capitaux, le nombre de ses machines et de ses ouvriers. L'industrie française se distingue par son élégance, par son goût supérieur aux autres nations, qui lui ont donné depuis Louis XIV l'empire de la mode. En Allemagne, l'industrie est moins brillante; elle vit en partie d'imitation; cependant elle consomme 3.285.000 balles de coton en 1886. L'industrie française a transformé, en 1886, 110.000.000 de kilogr. de coton (109.747.000); elle se borne à sa consommation intérieure, et elle est obligée d'importer chaque année de 11 à 12.000.000 de kilogr. de fils simples pour fournir à l'activité de ses tissages.

— *Chemins de fer, postes et télégraphes*. Pour faciliter le mouvement commercial, l'industrie et l'agriculture, il y avait à la fin de 1885, en Europe, 195.585 lignes de chemins de fer, ainsi partagées entre les différents Etats :

Allemagne	37.657	kilom.
France	32.491	—
Grande-Bretagne et Irlande	30.849	—
Russie	25.638	—
Autriche-Hongrie	22.755	—
Italie	9.916	—
Espagne	9.185	—
Suède	6.892	—
Belgique	4.410	—
Suisse	2.845	—
Hollande	2.372	—
Danemark	1.944	—
Roumanie	1.682	—
Norvège	1.562	—
Portugal	1.517	—
Finlande	1.311	—
Turquie	860	—
Grèce	524	—
Bulgarie	428	—
Serbie	385	—
Luxembourg	362	—

Il y a en Europe 67.904 bureaux de poste, et le nombre des expéditions, en 1884, s'élevait au chiffre de 7.876.900.000, dont 5.272.871.389 étaient des lettres. Le nombre des bureaux télégraphiques est de 42.729; la longueur des lignes de 526.101 kilom., et la longueur des fils de 2.074.466 kilom., enfin, le chiffre des dépêches expédiées est de 138.634.000.

— *Marine marchande*. Quant à la marine marchande, les différents Etats de l'Europe possèdent à l'heure qu'il est 86.784 navires, jaugeant 14.960.215 tonnes, sur ce nombre il y a 10.659 bateaux à vapeur, jaugeant 5.715.996 tonnes.

Nous donnons ci-dessous la décomposition par Etats :

ÉTATS.	NAVIRES.	TONNES.	STEAMERS.	TONNES.
Grande-Bretagne et Irlande	25.733	7.389.000	6.621	3.970.000
France	15.527	1.005.380	652	277.759
Norvège	8.248	1.583.434	404	92.485
Autriche-Hongrie	8.182	331.438	113	63.970
Italie	7.336	953.419	151	72.666
Allemagne	4.257	1.294.288	650	413.943
Suède	4.182	546.003	898	109.566
Russie	3.293	467.740	242	157.696
Danemark	3.289	281.344	274	90.710
Grèce	3.135	261.496	72	36.272
Espagne	1.902	394.698	426	103.038
Hollande	1.006	335.751	106	306.833
Portugal	441	72.895	36	16.583
Turquie	231	37.850	11	2.350
Roumanie	22	5.479	3	2.125

La France ne vient qu'au cinquième rang pour la force de transport de sa marine; mais, si l'on considère seulement les bateaux à vapeur de 1.500 tonnes et au-dessus, elle occupe le deuxième rang, savoir :

États.	Navires.	Tonnes.	États.	Navires.	Tonnes.
Grande-Bretagne et Irlande	393	818.316	Espagne	11	21.435
France	52	116.336	Belgique	9	17.696
Allemagne	40	75.223	Russie	9	17.080
Hollande	17	34.479	Autriche-Hongrie	2	3.362

Les pays les plus riches en métaux précieux étaient, en 1885 :

ÉTATS.	OR.	ARGENT.	TOTAL.
France, Belgique, Italie et Suisse	5.243.750.000	4.000.000.000	9.243.750.000
Angleterre	2.775.000.000	540.000.000	3.315.000.000
Russie	962.500.000	35.000.000	997.500.000
Autriche-Hongrie	200.000.000	462.500.000	662.500.000
Allemagne	1.180.000.000	1.115.000.000	2.295.000.000
Suède et Norvège	143.750.000	52.500.000	196.250.000
Hollande	100.000.000	336.250.000	436.250.000

— Bibliogr. Elisée Reclus, *Géographie universelle*; E. von Sydow, *Der Kartographische Standpunkt Europas* (Mittheilungen de Petermann, tableau annuel); MM. Block et Guillaumin, *Annuaire de l'économie politique et de la statistique; Almanach de Gotha*; Kohl, *Die geographische Lage der Hauptstädte Europas* (Leipzig, 1873); Rœden, *Das Areal der Ocean und Tiefseeküste Europas* (Berlin, 1874); Auguste Himly, *Histoire de la formation territoriale des Etats de l'Europe centrale* (Paris, 1876, 2 vol.); A. Dumont, *Carte géologique de l'Europe*; d'Arbois de Jubainville, *les Premiers habitants de l'Europe, d'après les auteurs de l'antiquité et les recherches les plus récentes de la linguistique* (Paris, 1877); Kolb, *Handbuch der vergleichenden Statistik* (Leipzig); Bracchili, *Statistiche Skizze der Europ. Staaten* (Brunn, 1882 5e édit.); comte de Barral, *Etudes sur l'histoire diplomatique de l'Europe* (Paris, 1885); François de Bourgoing, *Histoire diplomatique d'Europe pendant la Révolution française* (Paris, 1885-1886, 4 vol.).

Europe (LES PREMIERS HABITANTS DE L'), par H. d'Arbois de Jubainville (Paris, 1877, in-8o). Le but de cette composée l'auteur a été de rédiger une sorte d'introduction à l'histoire des Celtes, par conséquent à notre histoire nationale. Le nom de ce peuple apparaît pour la première fois vers la fin du VIe siècle avant notre ère. Si l'on connaît assez bien les circonstances dans lesquelles s'effondra la puissance celtique, on sait moins les conditions dans lesquelles naquit et grandit cette puissance. Pour bien faire comprendre le véritable caractère de la civilisation de nos ancêtres, M. d'Arbois de Jubainville a pensé qu'il n'était pas de meilleur moyen que d'étudier les peuples arrivés en Europe avant les Celtes ou qui, dans les ye avoir précédés, y ont, avant eux, joué un rôle historique. Ces peuples sont, en dehors des habitants des cavernes, les Ibères, les Etrusques, les Egyptiens, les Tyrrhéniens, les Scythes, les Thraces, les Illyriens, les Sicules, les Ligures, les Hellènes et les Italiotes. M. d'Arbois de Jubainville consacre à chacun d'eux une monographie détaillée, d'après les textes classiques et les données linguistiques, et, dans un substantiel résumé, expose la situation de l'Europe quand les Celtes fondèrent au centre de cette partie du monde « un des empires les plus puissants » qui s'offrent à notre étude. « Les Celtes avaient, pendant plus de mille ans peut-être, vécu obscurs dans le bassin du haut et du moyen Danube. Les conquêtes scythiques à l'ouest de la vallée du Boryslhène leur ôtèrent la partie orientale de ce territoire et les forcèrent à chercher à l'occident une compensation. Après avoir, vers la fin du VIIe siècle et au VIe siècle, enlevé aux Ligures, successeurs eux-mêmes des Ibères, la Gaule du centre et du nord, d'où ils gagnèrent les Iles Britanniques, ils conquirent, au commencement du VIe siècle, une grande partie de l'Espagne sur les Phéniciens, dominateurs de ce pays, et sur les Ibères, vassaux des Phéniciens; au commencement du IVe siècle, ils prirent l'Italie du Nord aux Etrusques, la Bohême probablement aux Scythes, la Pannonie et une partie de l'Italie centrale aux Autariates, et, vers la fin de ce siècle, leurs bataillons victorieux, descendant le Danube et pénétrant en Thrace, s'approchèrent du rivage de la mer Noire. » Cette immense étendue de pays se trouva peu à peu couverte de villes bâties par les Celtes; puis au IIIe siècle, à la suite d'une révolution intérieure dont nous ignorons les causes, l'empire celtique se disloque pour former des nations isolées, qui seront vaincues ou absorbées par les légions.

Europe (HISTOIRE GÉNÉRALE DE L') par la géographie politique, par Edwards Freeman, trad. de l'angl. par G. Lefebvre (Paris, 1888, in-8o). Cet ouvrage est, à proprement parler, l'histoire de tous les changements qui ont modifié la carte de l'Europe, depuis les commencements de la Grèce et de Rome jusqu'à nos jours. Souvent, de graves erreurs historiques résultent d'une connaissance incomplète de la portée des noms géographiques, noms dont la signification » fréquemment varie; il est donc utile de préciser, dans la suite des temps, les différentes acceptions auxquelles chacun de ces noms a été soumis. Tout d'abord, « il convient d'établir une distinction entre deux sortes de noms. Quelques noms de pays sont strictement géographiques; ils signifient une partie de la surface du globe dont les limites sont invariables. D'autres désignent simplement l'étendue d'un territoire occupé, à un moment donné, par une nation quelconque et dont les limites, par conséquent, sont soumises à d'innombrables variations. Ainsi, le mot de *Grande-Bretagne* est un nom strictement géographique, représentant une lie dont la forme et les contours doivent être presque toujours les mêmes; *Angleterre, Ecosse, Pays de Galles* sont les noms provenant des différentes nations qui sont venues s'établir dans cette lie; ils s'appliquent à quelques-unes de ses parties, et ils ont considérablement changé d'étendue suivant les époques. » Ces derniers noms, qui sont des « noms d'Etats », ont grandement varié comme importance territoriale, soit qu'ils aient formé des gouvernements séparés, soit qu'ils se soient trouvés réunis en un seul; eux seuls doivent occuper l'historien géographe.

Un second point de haute importance, c'est la détermination des influences géographiques sur l'histoire des pays. La Grèce, par exemple, quoique très rapprochée de l'Asie, est, dans un certain sens, la partie de l'Europe la plus européenne de toutes, parce qu'elle possède plus que toute autre ce trait caractéristique de toute l'Europe, d'avoir son territoire composé d'une multitude d'îles et de presqu'îles, et pour rivage une suite continue de bras de mer et de promontoires. D'un autre côté, l'Italie occupe le centre de toutes les terres situées autour de la Méditerranée. « Il était, par conséquent, tout naturel que la Grèce vît grandir avant les autres pays tout ce qui avait le caractère distinctif de l'Europe; et, de même, si tout le bassin de la Méditerranée devait se trouver un jour soumis à l'un des pays ou à l'une des cités qui en faisaient partie, ce pays devait être l'Italie, car c'est elle qui en occupe le centre. Il s'ensuit que les destinées des deux presqu'îles et les rapports qu'elles devaient avoir avec le reste du monde se trouvaient grandement influencés, dès l'origine, par leur position géographique. » Mais l'histoire des pays européens n'est pas seulement influencée par leur position géographique tant qu'ils restent européens : l'observation prouve que la même cause a agi aussi puissamment, lorsque ces mêmes pays se mirent à envoyer des colonies dans d'autres continents. Les premiers qui entrèrent dans cette voie furent les Castillans et les Portugais, ce qui s'explique par la position océanique de la péninsule. Enfin, la géographie influe considérablement sur le caractère national. « Les Grecs, dans un autre pays, ou un autre peuple en Grèce, ne seraient jamais devenus ce que furent les Grecs après leur établissement en Grèce. La nature du pays et celle de ses habitants contribuèrent l'une et l'autre à faire de la Grèce ce qu'elle fut dans les premiers temps de l'histoire européenne. »

Toutes ces considérations servent comme d'introduction à l'ouvrage. M. Edwards Laviss s'est chargé de le présenter au public français dans une préface qui, à elle seule, constitue une synthèse savante de l'histoire de l'Europe.

Europe (HISTOIRE DU DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL DE L'), par l'historien américain J.-W. Draper (1861, 3 vol, in-8o; traduite en français en 1887, 3 vol. in-18). Le développement intellectual n'est, au fond, qu'un, celui de la civilisation elle-même; c'est donc l'histoire de la civilisation en Europe que l'écrivain a entrepris de refaire, après Guizot, et sur de nouvelles bases, sans quoi son ouvrage manquerait de raison d'être. Il ne se rapproche, en effet, de son devancier que sur quelques points inévitables, et le plus souvent s'en écarte beaucoup. La science a progressé depuis 1828; on fait maintenant une part beaucoup plus grande qu'autrefois, dans l'histoire des idées, à celle des faits, à l'anthropologie, à la physiologie, et les traités généraux doivent naturellement s'en ressentir; ajoutons qu'on a sur les temps préhistoriques des données beaucoup plus certaines, et qu'on peut ainsi faire remonter plus haut ses investigations, tout en restant dans une certitude absolue. Guizot envisage comme point de départ, pour la civilisation européenne, la chute de l'empire romain; c'est de cette époque, à dater de la période des invasions, que, pour lui, l'Europe se constitue, et, dès ce moment, il en suit, avec une lucidité dont tout le monde a reconnu le mérite, le développement intellectuel et social. M. J.-W. Draper ne peut consentir à prendre pour point de départ une date quelconque, car si l'on néglige ce qui existait auparavant, on se prive d'un élément d'information qui peut-être a une grande valeur. Parmi ses devanciers, celui dont il se rapproche le plus est H. Buckle, l'auteur de la *Civilisation en Angleterre*, pour qui toutes les lois qui règlent le cours de la civilisation sont des lois physiques; le climat, le sol, la nourriture. Ce ne sont pas des lois morales qui sont cause qu'elle se développe ici avec une grande ampleur et périt misérablement ailleurs, c'est le froid ou la chaleur, l'humidité ou la sécheresse. J.-W. Draper commence donc par exposer la situation de l'Europe au point de vue physique, relativement aux populations à demi civilisées qui, à une époque indéterminée, vinrent des hauts plateaux de l'Inde chasser devant elles et faire disparaître les races autochtones.

Malgré un climat relativement tempéré, aucune des régions de l'Europe ne pouvait être un foyer primitif de civilisation comme l'Egypte. Force lui a donc été de le rechercher ailleurs. Ainsi, le mot de *Grande-Bretagne* est un nom strictement géographique, représentant une lie dont la forme et les contours doivent être presque toujours les mêmes; *Angleterre, Ecosse, Pays de Galles* sont les noms provenant des différentes nations qui sont venues s'établir dans cette lie; ils s'appliquent à quelques-unes de ses parties, et ils ont considérablement changé d'étendue suivant les époques. » Ces derniers noms, qui sont des « noms d'Etats », ont grandement varié comme importance territoriale, soit qu'ils aient formé des gouvernements séparés, soit qu'ils se soient trouvés réunis en un seul; eux seuls doivent occuper l'historien géographe.

Un second point de haute importance, c'est la détermination des influences géographiques sur l'histoire des pays. La Grèce, par exemple, quoique très rapprochée de l'Asie, est, dans un certain sens, la partie de l'Europe la plus européenne de toutes, parce qu'elle possède plus que toute autre ce trait caractéristique de toute l'Europe, d'avoir son territoire composé d'une multitude d'îles et de presqu'îles, et pour rivage une suite continue de bras de mer et de promontoires. D'un autre côté, l'Italie occupe le centre de toutes les terres situées autour de la Méditerranée. « Il était, par conséquent, tout naturel que la Grèce vît grandir avant les autres pays tout ce qui avait le caractère distinctif de l'Europe; et, de même, si tout le bassin de la Méditerranée devait se trouver un jour soumis à l'un des pays ou à l'une des cités qui en faisaient partie, ce pays devait être l'Italie, car c'est elle qui en occupe le centre. Il s'ensuit que les destinées des deux presqu'îles et les rapports qu'elles devaient avoir avec le reste du monde se trouvaient grandement influencés, dès l'origine, par leur position géographique. » Mais l'histoire des pays européens n'est pas seulement influencée par leur position géographique tant qu'ils restent européens : l'observation prouve que la même cause a agi aussi puissamment, lorsque ces mêmes pays se mirent à envoyer des colonies dans d'autres continents. Les premiers qui entrèrent dans cette voie furent les Castillans et les Portugais, ce qui s'explique par la position océanique de la péninsule. Enfin, la géographie influe considérablement sur le caractère national. « Les Grecs, dans un autre pays, ou un autre peuple en Grèce, ne seraient jamais devenus ce que furent les Grecs après leur établissement en Grèce. La nature du pays et celle de ses habitants contribuèrent l'une et l'autre à faire de la Grèce ce qu'elle fut dans les premiers temps de l'histoire européenne. »

Toutes ces considérations servent comme d'introduction à l'ouvrage. M. Edwards Laviss s'est chargé de le présenter au public français dans une préface qui, à elle seule, constitue une synthèse savante de l'histoire de l'Europe.

Europe (HISTOIRE DU DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL DE L'), par l'historien américain J.-W. Draper (1861, 3 vol, in-8o; traduite en français en 1887, 3 vol. in-18). Le développement intellectual n'est, au fond, qu'un, celui de la civilisation elle-même; c'est donc l'histoire de la civilisation en Europe que l'écrivain a entrepris de refaire, après Guizot, et sur de nouvelles bases, sans quoi son ouvrage manquerait de raison d'être. Il ne se rapproche, en effet, de son devancier que sur quelques points inévitables, et le plus souvent s'en écarte beaucoup. La science a progressé depuis 1828; on fait maintenant une part beaucoup plus grande qu'autrefois, dans l'histoire des idées, à celle des faits, à l'anthropologie, à la physiologie, et les traités généraux doivent naturellement s'en ressentir; ajoutons qu'on a sur les temps préhistoriques des données beaucoup plus certaines, et qu'on peut ainsi faire remonter plus haut ses investigations, tout en restant dans une certitude absolue. Guizot envisage comme point de départ, pour la civilisation européenne, la chute de l'empire romain; c'est de cette époque, à dater de la période des invasions, que, pour lui, l'Europe se constitue, et, dès ce moment, il en suit, avec une lucidité dont tout le monde a reconnu le mérite, le développement intellectuel et social. M. J.-W. Draper ne peut consentir à prendre pour point de départ une date quelconque, car si l'on néglige ce qui existait auparavant, on se prive d'un élément d'information qui peut-être a une grande valeur. Parmi ses devanciers, celui dont il se rapproche le plus est H. Buckle, l'auteur de la *Civilisation en Angleterre*, pour qui toutes les lois qui règlent le cours de la civilisation sont des lois physiques; le climat, le sol, la nourriture. Ce ne sont pas des lois morales qui sont cause qu'elle se développe ici avec une grande ampleur et périt misérablement ailleurs, c'est le froid ou la chaleur, l'humidité ou la sécheresse. J.-W. Draper commence donc par exposer la situation de l'Europe au point de vue physique, relativement aux populations à demi civilisées qui, à une époque indéterminée, vinrent des hauts plateaux de l'Inde chasser devant elles et faire disparaître les races autochtones.

Malgré un climat relativement tempéré, aucune des régions de l'Europe ne pouvait être un foyer primitif de civilisation comme l'Egypte. Force lui a donc été de le rechercher ailleurs. Ainsi, le mot de *Grande-Bretagne* est un nom strictement géographique, représentant une lie dont la forme et les contours doivent être presque toujours les mêmes; *Angleterre, Ecosse, Pays de Galles* sont les noms provenant des différentes nations qui sont venues s'établir dans cette lie; ils s'appliquent à quelques-unes de ses parties, et ils ont considérablement changé d'étendue suivant les époques. » Ces derniers noms, qui sont des « noms d'Etats », ont grandement varié comme importance territoriale, soit qu'ils aient formé des gouvernements séparés, soit qu'ils se soient trouvés réunis en un seul; eux seuls doivent occuper l'historien géographe.

Un second point de haute importance, c'est la détermination des influences géographiques sur l'histoire des pays. La Grèce, par exemple, quoique très rapprochée de l'Asie, est, dans un certain sens, la partie de l'Europe la plus européenne de toutes, parce qu'elle possède plus que toute autre ce trait caractéristique de toute l'Europe, d'avoir son territoire composé d'une multitude d'îles et de presqu'îles, et pour rivage une suite continue de bras de mer et de promontoires. D'un autre côté, l'Italie occupe le centre de toutes les terres situées autour de la Méditerranée. « Il était, par conséquent, tout naturel que la Grèce vît grandir avant les autres pays tout ce qui avait le caractère distinctif de l'Europe; et, de même, si tout le bassin de la Méditerranée devait se trouver un jour soumis à l'un des pays ou à l'une des cités qui en faisaient partie, ce pays devait être l'Italie, car c'est elle qui en occupe le centre. Il s'ensuit que les destinées des deux presqu'îles et les rapports qu'elles devaient avoir avec le reste du monde se trouvaient grandement influencés, dès l'origine, par leur position géographique. » Mais l'histoire des pays européens n'est pas seulement influencée par leur position géographique tant qu'ils restent européens : l'observation prouve que la même cause a agi aussi puissamment, lorsque ces mêmes pays se mirent à envoyer des colonies dans d'autres continents. Les premiers qui entrèrent dans cette voie furent les Castillans et les Portugais, ce qui s'explique par la position océanique de la péninsule. Enfin, la géographie influe considérablement sur le caractère national. « Les Grecs, dans un autre pays, ou un autre peuple en Grèce, ne seraient jamais devenus ce que furent les Grecs après leur établissement en Grèce. La nature du pays et celle de ses habitants contribuèrent l'une et l'autre à faire de la Grèce ce qu'elle fut dans les premiers temps de l'histoire européenne. »

Toutes ces considérations servent comme d'introduction à l'ouvrage. M. Edwards Laviss s'est chargé de le présenter au public français dans une préface qui, à elle seule, constitue une synthèse savante de l'histoire de l'Europe.

Europe (HISTOIRE DU DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL DE L'), par l'historien américain J.-W. Draper (1861, 3 vol, in-8o; traduite en français en 1887, 3 vol. in-18). Le développement intellectual n'est, au fond, qu'un, celui de la civilisation elle-même; c'est donc l'histoire de la civilisation en Europe que l'écrivain a entrepris de refaire, après Guizot, et sur de nouvelles bases, sans quoi son ouvrage manquerait de raison d'être. Il ne se rapproche, en effet, de son devancier que sur quelques points inévitables, et le plus souvent s'en écarte beaucoup. La science a progressé depuis 1828; on fait maintenant une part beaucoup plus grande qu'autrefois, dans l'histoire des idées, à celle des faits, à l'anthropologie, à la physiologie, et les tra

truites, le savoir flétri comme magie ou puni comme trahison, les philosophes chassés en exil et leur classe anéantie, les observatoires transformés en clochers où l'on sonne l'angelus, l'Europe entière couverte de moines fainéants et crasseux, l'intelligence humaine appliquée à la solution de problèmes ineptes, tels que la transubstantiation ou l'homoïousius, au lieu de l'étude au progrès des sciences, voilà ce dont on est redevable au christianisme. « Qui allait succéder à Archimède, à Hipparque, à Euclide, à Hérophile, à Eratosthène? C'étaient des charlatanneries telles que les cures miraculeuses, les cures des châsses et des reliques, qui étaient appelées à éclipser le génie d'Hippocrate, et près de deux mille années devaient s'écouler d'Archimède à Newton, près de dix-sept cents d'Hipparque à Képler. Presque vingt siècles de ténèbres séparent Héron, qui fit fonctionner dans le Sérapion la première machine à vapeur, de James Watt, qui révolutionna l'industrie du monde. Quel pénible spectacle que celui de cette longue impuissance! Impuissance, non, car elle a été cependant productive; c'est à elle que nous sommes redevables de ces folio, pleins des spéculations surannées des Pères de l'Eglise qui chargent les rayons de nos bibliothèques, cachés sous la poussière, et attendent les vers. » Nous noterons, parmi les pages magistrales de ce résumé, celles où l'auteur a condensé l'histoire des papes; elles sont le plus virulent réquisitoire qu'on ait fait contre le catholicisme, tout en étant écrites avec la plus grande modération. En regard, il nous montre la civilisation préservée de la ruine complète qu'a menacé par les Arabes, qui gardent précieusement le dépôt des connaissances scientifiques à nous léguées par l'antiquité et trouvent encore moyen de l'accroître. Et il énumère tout ce que nous devons en astronomie, en mathématiques, en chimie, en médecine, aux savants arabes du Xe au XIIIe siècle, tout ce que nous aurions été obligés de rapprendre et de reconstruire péniblement par l'étude et l'observation, si les Arabes n'avaient été heureusement soustraits à l'abêtissement auquel le catholicisme condamnait alors les régions de l'Europe sur lesquelles il régnait en maître. La biographie d'Arnaud de Villeneuve, dont J.-W. Draper donne les lignes principales, suffit, au reste, pour se convaincre de l'impossibilité où se trouvait un savant, au XIIIe siècle, de poursuivre paisiblement ses études.

L'âge de raison a son prélude en Europe lors des grandes découvertes maritimes, mais il ne s'affirme que par le développement des langues modernes, qui précipite le déclin de la papauté. « Une littérature européenne était impossible sous la domination de l'Eglise catholique. Le principe de stabilité que l'Italie espérait faire prévaloir en Europe avait pour base essentielle l'usage forcé d'une langue morte, le latin. Le signal de l'émancipation intellectuelle fut donné par les grands poètes italiens, conduits par Dante, qui remplirent ce chemin non sans rudesse. L'unité religieuse implique l'unité à l'aide d'une langue sacrée, et conséquemment la non-existence de littératures nationales différentes. » Quatre grandes révoltes : les Albigeois, Wiclef, Luther, les philosophes du XVIIIe siècle marquent autant d'étapes successives dans l'affranchissement de l'humanité. Nous voilà donc décidément bien loin des temps où Chateaubriant nous représentait le christianisme comme l'infatigable pionnier de la civilisation; tout l'ouvrage de J.-W. Draper semble en effet une réfutation en règle de ce fameux *Génie du christianisme*, dont chaque page est une contre-vérité. A propos de la méthode expérimentale et de la voie véritablement scientifique qu'elle ouvre aux recherches, remarquons un chapitre consacré à lord Bacon, que, d'après l'auteur, on « considérerait bien à tort comme en étant l'initiateur ». « Il est temps, dit M. Draper, « que le nom révéré de philosophe cesse d'être accolé à celui d'un homme qui fut un faux savant, un politique complaisant, un jurisconsulte insidieux, un juge vénal et un méchant homme. »

Europe (HISTOIRE DE L') **pendant la Révolution française**, par H. de Sybel. En 1848, au moment de la Révolution, M. de Sybel s'occupait en Allemagne de recherches sur la chute de l'empire romain, quand lui vint l'idée, pour combattre les tendances communistes républicains avancés allemands, de publier une brochure sur la misère qu'avait, à son avis, produite en France le socialisme des chefs de la Révolution de 1789. Ne trouvant aucun renseignement dans les ouvrages de Thiers, de Louis Blanc et de Mignet, et ne pouvant obtenir l'accès des archives étrangères de Berlin, M. de Sybel partit pour Paris en 1851, arriva aux Archives nationales et demanda les actes du comité de Salut public à un employé, qui, jetant sur la table quelques lourds cartons, dit à l'écrivain prussien : « Monsieur, ayez du respect pour cette poussière. C'est de la poussière de 1795; je puis vous assurer que, depuis cette époque, aucune main humaine n'a touché ces cartons et ces actes. » M. de Sybel ne pouvait, dans de pareilles conditions, que recueillir d'excellents matériaux pour son travail, et c'est ce qu'il fit; mais, à Paris comme à Berlin, on lui refusa les documents du ministère des Affaires étrangères. En 1861, nommé professeur à Bonn, il fit la connaissance dans cette ville de Mme Cornu, sœur de lait de Napoléon III, et l'intervention tant désirée lui fut, grâce à Mme Cornu, accordée par l'empereur lui-même. Nous avons rapporté ces incidents pour montrer combien nos historiens avaient tiré peu de profit des richesses accumulées dans nos collections, et nous déplorons que la première histoire de la Révolution dans ses rapports avec l'Europe ait été écrite par un étranger, obligé de faire tout exprès plusieurs voyages à Paris. M. de Sybel s'occupe de la période comprise entre 1789 et 1795, et dans le tableau de cette grande époque il distingue trois faits saillants : la chute de la royauté française, l'anéantissement de la Pologne, la dissolution de l'empire allemand par la guerre de la première coalition. « Une intime solidarité, dit-il, unit entre eux ces mémorables événements. Les accidents du développement extérieur sont divers, mais le fond est identique et partout le même : partout c'est le moyen âge qui s'écroule, à Paris comme à Varsovie, et comme dans l'empire allemand; partout aussi, sur les bords de la Vistule, sur les bords du Rhin, sur les bords de la Seine, une nouvelle forme politique triomphe : la moderne monarchie militaire, celle qui nivelle et centralise. » On peut objecter, en ce qui concerne la France, que la Révolution mentit à ses origines et inclina vers le despotisme précisément à partir du jour où elle devint militaire; mais, dans la phrase que nous venons de citer, M. de Sybel n'a sans doute en vue que le résultat final, puisqu'il dit plus loin : « La Révolution de 1789 tendait à la double conquête de la liberté civile et de la liberté politique; elle a réussi dans la première de ces deux tâches; mais, malgré tout son enthousiasme, elle a échoué dans la seconde. Après s'avoir, au début, proclamé la fraternité, non seulement entre les individus mais encore entre les nations, elle a bientôt aspiré à la conquête universelle, pour aboutir, après des victoires jusque-là inouïes, à la catastrophe de Waterloo. » La première édition de l'ouvrage ayant paru en 1853, la seconde en 1865, on s'explique pourquoi M. de Sybel estime que la Révolution n'a pas donné à la France la liberté politique. Une traduction française de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution* a été entreprise par Mlle Marie Dosquet (Paris, 1870-1888, 6 vol. in-8°).

Europe (L') **militaire et diplomatique au XIXe siècle**, 1815-1884, par Théodore Iolis (1884, 4 vol., in-8°). L'ère ouverte par la Révolution française, après avoir bouleversé l'Europe pendant vingt-cinq ans, s'est terminée par les traités de 1814 et 1815; les aspirations légitimes des peuples à la liberté et à l'indépendance, soulevées et encouragées par la propagande révolutionnaire, se sont trouvées anéanties et comme perdues à tout jamais par les conclusions du congrès de Vienne. Ce congrès, par l'importance des remaniements territoriaux qu'il a effectués, et surtout par la longue suite de guerres sanglantes auxquelles il a mis fin, œuvre une période nouvelle; aussi peut-on dire que l'histoire politique du XIXe siècle commence en 1815. A cette époque, tout paraît pacifié : et les souverains semblent avoir renoncé à toute idée d'extension territoriale; les peuples, à toute aspiration vers la liberté; la Sainte-Alliance a, en effet, scellé l'intimité des trois grandes puissances, Russie, Autriche et Prusse, qui, depuis le commencement de la Révolution, avaient lutté presque sans interruption contre les Français, apportant d'abord des idées libérales et bientôt voulant imposer la liberté par la conquête; ce traité, à la forme mystique, a donné une direction nouvelle à la politique européenne. Est-ce à dire que le congrès de Vienne ait réglé à tout jamais la carte de l'Europe, qu'en domptant la France révolutionnaire les alliés aient anéanti les velléités libérales des peuples? Point. Les signataires du congrès de Vienne ont peut-être maîtrisé les peuples, ils n'ont pas éteint leurs désirs; ces peuples, à qui leurs souverains avaient fait tant de promesses en 1813, pour les exciter contre Napoléon, ont soif de liberté et d'indépendance. Aussi nous expliquons-nous ces soulèvements nombreux, ces guerres continuelles, ce mouvement qui, commencé après 1815, se continue encore à l'heure présente; c'est l'histoire de la politique de la Sainte-Alliance : les congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), de Carlsbad (1819) et de Vienne (1820) ont pour objet de contenir l'Allemagne dans le régime de l'absolutisme; les congrès de Troppau (1820) et de Laybach (1821) autorisent l'Autriche à pénétrer en Italie pour rétablir son pouvoir menacé par les aspirations constitutionnelles et nationales des Italiens; enfin le congrès de Vérone (1822) est suivi de l'intervention des Français en Espagne (1823), qui rendent à Ferdinand un pouvoir sans contrôle; tous les puissances, sauf l'Angleterre, qui soutient constamment la politique de non-intervention, se croient le droit, et en usent, de combattre par la force les tendances libérales qui se manifestent chez leurs voisins. Le libéralisme, étouffé sur un point, reparaît sur un autre; il amène les révolutions espagnole et portugaise, les insurrections de la Belgique (1830), de la Hongrie (1848-1849), de la Pologne (1831 et 1863), de l'Italie (1848-1850 et 1859), mouvements constitutionnels ou guerres d'indépendance, réprimés le plus souvent avec trop de succès.

A ces nombreuses guerres de liberté et d'indépendance il faut ajouter la longue série des guerres d'agrandissement, dont l'histoire fait l'objet de la seconde partie de l'ouvrage de M. Nolte. C'est la question d'Orient, vieille de quatre siècles, qui reparaît une fois encore, sans qu'un pas soit fait vers la solution : la Russie et l'Autriche, prêtes à se disputer la succession de l'*homme malade*, et l'Angleterre, jalouse de la puissance moscovite, protégeant le Turc tout en le dépouillant; les insurrections de la Grèce (1820-1828) et de l'Egypte (1831-1841) contre la domination turque; la guerre de Crimée (1853-1856) et le traité de Paris; la guerre russo-turque de 1877-1878 et le traité de Berlin, ont amené d'importantes modifications dans la carte de la péninsule des Balkans, sans laisser entrevoir une solution de la question d'Orient. Aux guerres soulevées par la question ottomane, il faut ajouter les guerres dont la cause réside dans l'ambition insatiable de la Prusse, qui, victorieuse de l'Autriche (1866) et de la France (1870-1871), a pris en quelques années une position considérable en Europe, groupant sous son hégémonie tous les Etats de l'Allemagne; l'élévation subite de la Prusse est un des événements les plus importants du XIXe siècle.

M. Nolte consacre deux volumes de son ouvrage à l'histoire des guerres coloniales et des expéditions d'outre-mer; la France, après les pertes cruelles de la campagne de 1870, pouvait espérer, d'après M. Nolte, trouver des compensations en dehors de l'Europe, en Afrique, dans l'extrême Orient, en général dans tous les établissements de ces deux tâches; mais, malgré tout son enthousiasme, elle a échoué dans la seconde. Après s'avoir, au début, proclamé la fraternité, non seulement entre les individus mais encore entre les nations, elle a bientôt aspiré à la conquête universelle, pour aboutir, après des victoires jusque-là inouïes, à la catastrophe de Waterloo. » La première édition de l'ouvrage ayant paru en 1853, la seconde en 1865, on s'explique pourquoi M. de Sybel estime que la Révolution n'a pas donné à la France la liberté politique. Une traduction française de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution* a été entreprise par Mlle Marie Dosquet (Paris, 1870-1888, 6 vol. in-8°).

Europe (L') **militaire et diplomatique au XIXe siècle**, 1815-1884, par Théodore Iolis (1884, 4 vol., in-8°). L'ère ouverte par la Révolution française, après avoir bouleversé l'Europe pendant vingt-cinq ans, s'est terminée par les traités de 1814 et 1815; les aspirations légitimes des peuples à la liberté et à l'indépendance, soulevées et encouragées par la propagande révolutionnaire, se sont trouvées anéanties et comme perdues à tout jamais par les conclusions du congrès de Vienne. Ce congrès, par l'importance des remaniements territoriaux qu'il a effectués, et surtout par la longue suite de guerres sanglantes auxquelles il a mis fin, œuvre une période nouvelle; aussi peut-on dire que l'histoire politique du XIXe siècle commence en 1815. A cette époque, tout paraît pacifié : et les souverains semblent avoir renoncé à toute idée d'extension territoriale; les peuples, à toute aspiration vers la liberté; la Sainte-Alliance a, en effet, scellé l'intimité des trois grandes puissances, Russie, Autriche et Prusse, qui, depuis le commencement de la Révolution, avaient lutté presque sans interruption contre les Français, apportant d'abord des idées libérales et bientôt voulant imposer la liberté par la conquête; ce traité, à la forme mystique, a donné une direction nouvelle à la politique européenne. Est-ce à dire que le congrès de Vienne ait réglé à tout jamais la carte de l'Europe, qu'en domptant la France révolutionnaire les alliés aient anéanti les velléités libérales des peuples? Point. Les signataires du congrès de Vienne ont peut-être maîtrisé les peuples, ils n'ont pas éteint leurs désirs; ces peuples, à qui leurs souverains avaient fait tant de promesses en 1813, pour les exciter contre Napoléon, ont soif de liberté et d'indépendance. Aussi nous expliquons-nous ces soulèvements nombreux, ces guerres continuelles, ce mouvement qui, commencé après 1815, se continue encore à l'heure présente; c'est l'histoire de la politique de la Sainte-Alliance : les congrès d'Aix-la-Chapelle (1818), de Carlsbad (1819) et de Vienne (1820) ont pour objet de contenir l'Allemagne dans le régime de l'absolutisme; les congrès de Troppau (1820) et de Laybach (1821) autorisent l'Autriche à pénétrer en Italie pour rétablir son pouvoir menacé par les aspirations constitutionnelles et nationales des Italiens; enfin le congrès de Vérone (1822) est suivi de l'intervention des Français en Espagne (1823), qui rendent à Ferdinand un pouvoir sans contrôle; tous les puissances, sauf l'Angleterre, qui soutient constamment la politique de non-intervention, se croient le droit, et en usent, de combattre par la force les tendances libérales qui se manifestent chez leurs voisins. Le libéralisme, étouffé sur un point, reparaît sur un autre; il amène les révolutions espagnole et portugaise, les insurrections de la Belgique (1830), de la Hongrie (1848-1849), de la dirigeaient leur conduite, quelles vues d'intérêt général ou quels calculs d'intérêt particulier gouvernaient leur politique, quelles idées étaient répandues parmi les nations, quels sentiments faisaient les âmes, dans quelles conditions enfin se trouvaient les gouvernements et les peuples, lorsque commença « cette grande convulsion du vieux monde qui secoua le sol, ébranla toutes les armées et força tous les Européens à sortir de leurs demeures pour se jeter dans la mêlée ». La première partie de l'ouvrage est donc un tableau des mœurs politiques de l'Europe, tandis que la seconde, intitulée les *Traditions politiques*, tend à prouver que les différents peuples ont interprété la Révolution d'après leurs tendances nationales. Suivant les milieux dans lesquels elle s'est produite, les effets en ont été différents, et il est indispensable de connaître ces milieux pour comprendre l'histoire de l'Europe durant la période révolutionnaire. Cela fait, M. Sorel examine l'attitude des différents Etats en face d'un mouvement auquel ils ne pouvaient ni s'associer ni se soustraire, et nous voyons les souverains désireux de profiter de l'occasion pour modifier à leur avantage la carte politique de la vieille Europe. Mais bientôt la Révolution triompha des anciennes monarchies; elle aurait dû s'en tenir là, sans devenir conquérante, car les nations européennes, armées pour l'indépendance, resteront armées pour la vengeance et la conquête. « Chacune apporta dans la lutte les haines, les rancunes, les ambitions que les siècles accumulent obscurément dans les âmes et qui éclatent tout à coup dans les grandes crises, comme ces volcans cachés que découvrent les tremblements de terre. L'impulsion fut telle que l'Europe la subit encore. La fin des guerres qui procèdent directement de la Révolution française marque le début d'une révolution européenne, dont la France n'a que trop ressenti les suites. C'est l'avènement des nations. »

Une des parties les plus considérables du livre de M. Sorel — et des plus neuves — est celle où il caractérise le génie des divers peuples et le sens que prit la Révolution suivant le génie particulier de chacun d'eux. Voici, par exemple, ce qu'il dit de l'Autriche, ou plutôt de son défaut de conscience nationale : « L'Autriche est tout, hormis elle-même; elle est partout, hormis chez soi; cosmopolite par essence, elle est en ses propres territoires comme une puissance étrangère, et ses affaires intérieures valent être menées comme le sont les affaires du dehors dans un Etat centralisé. » Sur l'Allemagne, il n'est ni moins précis ni moins tranché : « Les Français, dit-il, pensa avec les nations et sent avec les instincts accumulés en lui par huit siècles de vie nationale et d'éducation monarchique. Quand on lui dit : le peuple souverain, son premier mouvement est de conclure : le peuple, c'est moi. Et il se voit sur le trône de Louis XIV. L'Allemand (du siècle dernier) s'aperçoit dans son pays que des individus parqués entre des barrières qui s'enchevêtrent à l'infini; il dénombre des rois, des ducs, des comtes, des barons, des chevaliers, des abbés, des citoyens, des sujets, des serfs même; il ne découvre ni le peuple ni le souverain; il ne peut ni les personnifier ni s'en faire une image totale : il les divise en deux catégories, ou se les représente pas et ne les sent pas vivre en lui. Ces notions dans son esprit demeurent à l'état abstrait. » Ces quelques citations suffiront à montrer la force et l'abondance de l'érudition, la sûreté du jugement de M. Sorel, et son talent d'écrivain. L'*Europe et la Révolution* tient de cette histoire une place parmi nos publications historiques contemporaines.

Europe (L'), journal politique français, fondé à Francfort par M. Grégory Ganesco, en 1864. Le « Courrier du Dimanche », publié à Paris depuis 1860, sous la direction de M. Ganesco, et rédigé par des écrivains de premier ordre, Prévost-Paradol entre autres, était un journal d'opposition libérale très goûté du public. Malgré l'attitude de ses attaques, cette feuille ne tarda pas à inquiéter le gouvernement impérial, qui ne pouvait supporter ni contrôle ni discussion. Après de nombreuses condamnations, le journal fut suspendu. Cela ne suffit pas à M. de Persigny, alors ministre de l'Intérieur, qui s'avisa un beau jour que le directeur du journal était étranger. En vertu de la loi de sûreté générale, M. Grégory Ganesco fut invité à quitter la France. Il se rendit en Allemagne, s'installa à Francfort, et fonda l'Europe, qui, à cause même des circonstances qui l'avaient fait naître, acquit en peu de temps une très grande notoriété. Très versé dans les questions de politique internationale, M. Grégory Ganesco avait de bonne heure dévoilé les projets ambitieux de M. de Bismarck. Lorsque la guerre éclata entre l'Autriche et la Prusse, l'*Europe* jeta le cri d'alarme et chercha à prouver à la France combien l'attitude de l'empereur, neutre en apparence, mais au fond favorable à Berlin, était impolitique et grosse de dangers pour l'avenir. Le gouvernement impérial ne sut pas écouter ces sages conseils du journal français de Francfort et tout le ressentiment de la campagne entreprise par l'*Europe* fut d'ameuter contre cette feuille les haines et les rancunes du chancelier. Lorsque, le 17 juillet 1866, le général Vogel de Falckenstein entra dans Francfort, la première des mesures vexatoires qu'il ordonna fut la suppres-

sion du journal l'*Europe*. M. Grégory Ganesco, rentré en France en 1867 et naturalisé, essaya à plusieurs reprises, mais sans succès, de reprendre à Paris la publication de son journal l'*Europe*.

EUROTAS, pseud onyme de M. Gustave Claudin.

EURYANGIUM s. m. (eu-ri-an-ji-omm — du gr. *eurus*, large; *aggeion*, vaisseau). Bot. Genre d'ombellifères très voisin des férules et des pencédans et considéré par Baillon comme intermédiaire entre les vraies férules et les férèmes. D'après un botaniste, l'*euryangium sumbul* produit une de ces drogues, connues en Orient sous le nom de *sumbul*, matière fétide, célèbre comme anticholéorique et ayant l'odeur et les propriétés du castoréum.

EURYODON s. m. (eu-ri-o-don — du gr. *eurus*, large; *odous*, dent). Paléont. Genre de mammifères fossiles très voisins des édentés du genre Dasype, découverts dans les cavernes à ossements du Brésil.

EURYPHARYNX s. m. (eu-ri-fa-rinx — du gr. *eurus*, large; *pharynx*, pharynx). Zool. Genre de poissons découverts en 1882 à de grandes profondeurs dans l'océan Atlantique. V. ABYSSES.

EURYPTÉRIDÉS s. m. pl. (eu-rip-té-ri-dé — du gr. *eurus*, large; *pteron*, aile). Paléont. Famille de remarquables crustacés gigantostracés, appartenant à l'ordre des Merostomes : *Le corps puissant des eurytérinides se compose d'un bouclier céphalothoracique...* (Claus.)

— **Encycl.** Les *eurypterides*, par la forme générale du corps, rappelant les scorpions, en même temps qu'ils se rapprochent des limules par le *telson* ou grand aiguillon terminal qui existe à l'extrémité de leur corps. Qu'on en se figure un corps allongé, segmentés, allongés, avec un céphalothorax court, et un abdomen composé de douze à quinze anneaux rétrécis, augmentant en longueur à mesure qu'il se rapprochent plus de l'extrémité postérieure du corps, terminé par un court bouclier, auquel fait suite un aiguillon long et robuste, en forme de lame d'épée. Les pattes thoraciques sont développées en pinces, en antennes et en pattes natatoires. Sur le céphalothorax existent des ocelles et de grands yeux marginaux saillants.

Les principaux genres de cette intéressante famille sont : Eurypterus, Pterygote, Slimonie, Himantopterus, etc. Les eurypterus sont fossiles du silurien inférieur au carbonifère; on en connaît diverses formes : *eurypterus remipes* du silurien supérieur; *eurypterus Scouleri*, du carbonifère d'Ecosse; *eurypterus pygmæus*, du dévonien.

EURYSTOMÉS s. m. pl. (eu-riss-to-mé — du gr. *eurus*, large; *stoma*, bouche). Zool. Ordre de cténophores, renfermant les béroés, rangilidés et autres formes voisines, dont le corps est comprimé parallèlement au plan transversal. Ces cténophores sont remarquables par l'absence d'appendices lobés et de filaments tactiles. La bouche large est suivie d'un large tube digestif pouvant se projeter en partie au dehors comme une trompe. Les eurystomés habitent les mers chaudes et tempérées; on les trouve en grand nombre à Perokéos, Rangiidés.

EUSÉMIA s. m. (eu-sé-mi-a — du gr. *eu*, bien; *semeion*, signe). Zool. Genre d'insectes lépidoptères diurnes, voisins des agaristes et habitant les régions tropicales de l'ancien monde. L'*eusemia Pales* de Madagascar est noir avec l'abdomen annelé de jaune, les ailes tachées de blanc, les inférieures ayant la disque azuré. Nombreuses espèces des pays chauds.

EUTRISTANIE s. f. (eu-triss-ta-nî — du gr. *eu*, bien; et *tristania*, nom de plante). Bot. Genre de myrtacées très voisin des tristanies. Ces arbres, à feuilles alternes, habitant les régions tropicales, donnent un bois dur et incorruptible très estimé pour l'ébénisterie.

* **EUXANTHONE** s. f. — Chim. Dérivé pyrogéné du jaune.

— **Encycl.** L'*euxanthone* ($C^{13}H^8O^4$) est un corps jaune, cristallisable, peu soluble dans l'eau, soluble dans l'alcool chaud. L'acide nitrique ou le permanganate de potasse l'oxydent en donnant un corps $C^{13}H^6O^6$ fusible à 170°. L'acide nitrique fumant donne un dérivé nitré $C^{13}H^6O^2(AzO^2)^2$ fusible à 260°. L'action du brome le transforme en deux dérivés substitués; l'un $C^{13}H^7BrO^4$ fusible à 130°, l'autre $C^{13}H^6Br^2O^4$ fusible au-dessus de 280°.

— *Iso-euxanthone*. Corps répondant à la formule $C^{13}H^8O^4$, cristallisé en longues aiguilles jaunes fusibles à 243°, insolubles dans l'eau, solubles dans l'alcool, l'éther, les alcalis; la coloration jaune de ses solutions est plus intense que celle des solutions d'euxanthone. On l'obtient en chauffant dans un appareil distillatoire un mélange d'acide β-résorcylique dérivé de la résorcine et d'anhydride acétique, et distillant ensuite le sec à la masse vitreuse due à cette combinaison.

EUXANTHONIQUE adj. (eu-ksan-to-ni-ke rad. *euxanthone*). Chim. Se dit d'un acide qu'on obtient par l'action de la potasse fondante sur l'euxanthone. Il a pour formule $C^{13}H^6O^6$, et reproduit l'euxanthone quand on le chauffe.

ÉVA s. f. (é-va — rad. *Ève*). Astron. Planète télescopique découverte par Paul Henry. V. PLANÈTE.

Évangéliste (L'), roman de M. Alphonse Daudet (1883, in-18). C'est un roman psychologique, l'analyse des phases successives par lesquelles passe une âme envahie tout à coup par la religiosité; aussi la figure de l'évangéliste, miss Eline Ebsen, est-elle beaucoup plus attachante que celle de l'évangélisée, Mme Autheman; c'est sur elle que se concentre toute l'attention. La scène est à Paris, rue du Val-de-Grâce, un quartier plus provincial que parisien, malgré le voisinage de la rue Saint-Jacques. C'est là qu'un sous-préfet en disponibilité, Lorie-Dufresne, veuf avec deux enfants, est venu loger après la mort de sa femme; dans la même maison se trouvent Eline Ebsen et sa mère. La connaissance se fait par les enfants et peu à peu, l'intimité venant à croître, un projet de mariage s'ébauche entre le sous-préfet et la jolie Anglaise. Une phrase, une seule, que jette à miss Eline Mme Autheman, la fondatrice et présidente de l'Œuvre des dames évangélistes, vient tout troubler. Eline Ebsen a perdu récemment sa grand'mère. « Celle qui vient de disparaître n'a-t-elle au moins connu le Sauveur avant de mourir? » lui demande, de sa voix sèche et hautaine, l'évangéliste. Voilà le point de départ du sentiment religieux, bientôt devenu de l'exaltation, dont la jeune fille sera victime. Elle est, à partir de ce moment, en proie à une mélancolie qui finit par dégénérer en obsession, et elle en vient à considérer comme un avertissement de Dieu le hasard qui l'avait amenée chez la fondatrice de l'Œuvre. Elle se détache progressivement de tout sentiment tendre, humain et ne veut plus songer qu'à sauver son âme et celle des autres. Le château de Port-Sauveur, la citadelle des dames évangélistes, lui apparaît, quoiqu'elle en ait un peu peur, comme le refuge où elle pourra demeurer à l'abri du péché. Mme Autheman l'y attire, la soumet à toutes les épreuves d'un noviciat pénible, la pliè à une discipline impitoyable, et quand elle la juge suffisamment domptée, l'envoie dire pour toujours adieu à sa mère. Tous les liens humains qui l'attachaient au monde sont rompus; l'homme qu'elle comptait épouser, les enfants dont elle se faisait une joie d'être la mère, ne sont plus rien pour elle. La scène qui termine le récit, la séparation de la mère et de la fille, est l'une des plus déchirantes et l'une des plus belles, par sa sobriété même, qu'ait jamais tracées M. Alphonse Daudet. Il faut lire tout dans cette dernière entrevue, toutes deux droites en face l'une de l'autre, sans un mot, sans un regard, devenues désormais étrangères, elles qui se tenaient jusqu'alors enlacées, et se raidissant contre l'émotion; la mère indignée de ne rien retrouver de son enfant dans cette Eline aux yeux secs, la fille entraînée dans sa volonté par l'idée du devoir cruel qu'il lui faut accomplir. « Mme Ebsen, immobile à la même place, entend ce pas léger qui s'éloigne sur l'escalier de pierre, sans que la tête penche à la portière, sans que la mère soulève son rideau pour l'échange d'un dernier adieu, la voiture cahote, tourne la rue, se perd entre mille autres voitures dans le grondement de Paris... Elles ne se sont pas revues. Jamais. »

* **EVANS** (Mary-Ann), femme de lettres anglaise, connue sous le pseudonyme de **George Eliot**, née le 22 novembre 1820. — Elle est morte à Londres le 22 décembre 1880. La biographie de cette littérateur romancière était peu connue avant qu'une de ses amies, miss Blind, ne lui consacrât un ouvrage spécial (Londres, 1883), et que surtout son second mari, William Cross, ne publiât, avec sa *Vie*, la majeure partie de sa correspondance (*George Eliot's life, edited by her husband J. W. Cross*) (Londres, 3 vol.). Nous n'avons donc pu donner sur elle, aux tomes VII et XVI du *Grand Dictionnaire*, qu'une indication sommaire de ses ouvrages et une appréciation générale de son talent. Nous reprendrons ici cette biographie dans son entier.

Fille d'un charpentier, devenu l'important fermier d'un grand propriétaire du comté de Warwick, elle passa toute la première jeunesse de sa vie à la campagne, et, sa mère étant morte, ce fut à elle que revint la direction intérieure de la ferme. Très studieuse, elle avait appris tout ce qu'on pouvait apprendre dans les pensions voisines de Nuneaton et de Coventry : elle connaissait anglaise, l'histoire, un peu de français et d'allemand, et quelques éléments des sciences. Son père, s'étant retiré de la culture, vint se fixer dans les environs de Coventry, vers 1841; elle se perfectionna alors dans les langues vivantes, apprit l'italien, se fit donner des leçons de latin et de grec, et s'assimila complètement non seulement notre langue, mais tous les chefs-d'œuvre de notre littérature. Une petite société d'unitariens, libres penseurs, qu'elle fréquentait à Coventry, vint donner à ses idées une direction assez inattendue; jusque-là évangéliste fervente, la lecture des critiques allemandes et les discussions auxquelles se livraient ses nouveaux amis ébranlèrent sa foi, au point qu'elle entreprit de traduire la *Vie de Jésus*, travail considérable auquel elle consacra deux années, dont une partie à s'initier à l'hébreu. Ce fut ensuite le tour de l'*Essence du christianisme* de Feuerbach; puis elle commença à traduire *l'Ethique* de Spinoza, qu'elle n'acheva que beaucoup plus tard; la théologie et la philosophie lui semblaient être sa vocation déterminée. La mort de son père (1849) la laissa libre de suivre la carrière des lettres. Après un voyage en Suisse, elle fut, à son retour à Londres, mise en relations avec le libraire Chapman, qui venait d'acheter la « Revue de Westminster », et qui l'attacha à la rédaction du recueil; miss Evans était chargée de l'analyse et de l'appréciation des nouveaux livres les plus marquants. Elle s'acquitta avec zèle de cette tâche pendant deux années, de 1852 à 1854, et fit dans les bureaux de la « Westminster Review » de nombreuses connaissances : Carlisle, Spencer, Grote, Stuart Mill, Huxley, miss Martineau, Mazzini, Louis Blanc, Pierre Leroux, etc.

Ce fut par l'intermédiaire d'Herbert Spencer qu'elle entra en relations avec un homme qui devait avoir sur sa destinée une influence décisive, George Lewes, alors rédacteur d'un journal, « the Leader », qu'il faisait presque à lui seul. Bientôt liée intimement avec lui, elle rédigea le journal à sa place, ayant quitté la « Westminster Review ». Lewes était marié, mais séparé de sa femme; ils furent donc obligés de se passer de la sanction légale et religieuse, et pouvoir passer les premiers moments d'étonnement qu'une pareille résolution devait causer de la part d'une jeune miss Evans, qui, jusqu'alors, ils se décidèrent à aller passer quelque temps sur le continent. Lewes travaillait alors à une *Vie de Goethe*, qu'il publia en 1864; ils séjournèrent assez longtemps à Weimar, où il comptait recueillir d'intéressants matériaux, puis à Berlin. Ce fut à cette époque qu'elle eut l'idée de son premier roman, ou plutôt que George Lewes, ayant lu une satire mordante qu'elle avait écrite sur les rêveries apocalyptiques d'un prédicateur populaire, lui suggéra l'idée de transformer cette simple ouvrage d'imagination, où elle aurait plus libre carrière. De retour en Angleterre, en 1856, elle écrivit *Scènes d'Amaurus du révérend Amos Barton*, amusantes scènes de la vie cléricale, qui eurent un si vif succès, et qui, du premier coup, firent arriver George Eliot (c'était le pseudonyme dont elle avait signé le volume) à une éclatante notoriété. Les trois nouvelles dont se compose *Amos Barton* parurent dans le « Magasine d'Edimbourg », dont le directeur, Blackwood, à qui G. Lewes avait remis le manuscrit sans déceler l'auteur, fut longtemps aussi ne douter que c'était une femme. Le cercle dans lequel s'étaient écoulées les premières années de miss Evans, la ferme et les paysages de Griff, les communes voisines, avaient servi de cadre à ces esquisses de la vie de province; pour répondre au succès qui les avait accueillies, elle entreprit une œuvre de plus longue haleine : *Adam Bède* (Londres, 3 vol. in-8°), qui eut un succès encore plus brillant. On y admirait les qualités maîtresses du romancier, l'énergie des peintures, la pathétique des situations, une profonde connaissance du cœur humain et une vérité de détails qui faisait croire que l'auteur, toujours à l'abri sous le pseudonyme de George Eliot, avait pénétré jusqu'au fond tous les secrets de la vie populaire anglaise. Généralement on reconnaissait ce nouveau venu dans les lettres pour un jeune clergyman; ce fut aussi l'avis de M. Emile Montégut dans la « Revue des Deux-Mondes ». Charles Dickens fut plus perspicace.

Adam Bède succédait le *Moulin sur la Floss* (1860, 3 vol.) et *Silas Marner* (1861, 3 vol.), deux admirables idylles rustiques dans lesquelles on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la simplicité de l'intrigue ou du talent avec lequel l'auteur a su la développer, puis un grand roman historique, *Romola* (1863, 3 vol.), où, dans le cadre de la Florence du XVe siècle, apparaît l'austère figure de Savonarole. Elle en avait conçu le projet au cours d'un voyage en Italie; avant de l'écrire, elle revint à Florence visiter ses vieilles rues, fouiller ses archives pour s'imprégner profondément de l'esprit de l'antique cité. *Romola* était, de toutes ses œuvres, celle qu'elle préférait; le succès cependant fut moins enthousiaste que pour ses livres précédents. Il en fut de même de *Félix Holt le Radical* (1866), mais elle reconquit bientôt son public avec la *Gypsie espagnole* (1868), *Agathe* (1869), et surtout avec *Middlemarch* (1871, 3 vol.), où l'on retrouvait toutes ses incomparables qualités. Ses dernières productions : *la Légende de Tubal* (1874), *Daniel Deronda* (1876, 8 vol.) et les impressions de *Theophrastus Such* (1879), sont considérées comme inférieures. « Le plus beau personnage, le plus parfait, dit M. Ed. Schérer, n'a pas seulement ses bornes, il a ses vices cachés; le plus pur métal a son alliage. *Félix Holt* est faible; la donnée juive, dans *Daniel Deronda*, gâte un roman qui promettait de ne le céder à aucun de ses prédécesseurs, et *Theophrastus Such* est simplement illisible. Tout le reste, romans ou nouvelles, de purs chefs-d'œuvre, et, ce qui est le propre des chefs-d'œuvre, ne laissant rien à regretter ni à désirer. »

Miss Evans avait perdu en 1878 le compagnon de sa vie, George Lewes, à qui elle a dédié la plupart de ses ouvrages en reconnaissance de leur mutuel attachement. Dix-huit mois après sa mort, elle épousa M. Cross, dont l'affection l'avait touchée et qui s'est fait son biographe en recueillant sa *Correspondance*. Leur union ne fut pas de longue durée; l'éminente romancière mourut dans l'année même de son second mariage.

EVANS (Sebastian), écrivain anglais, né en 1830. Il prit ses grades à Cambridge en 1852. D'abord il exposa, sur la légende de « Robin Hood », des dessins qui furent remarqués; Puis, quittant le crayon pour la plume, il publia un recueil de poésies : *Brother Fabian's Manuscript and other poems* (Le manuscrit du frère Fabien et autres poèmes, 1865). En 1867, il prit la direction de la « Birmingham Daily Gazette ». En 1870, il se fit inscrire au barreau, et pendant quelques années il exerça la profession d'avocat à Birmingham, tout en cultivant les lettres et en publiant, en 1875, un second volume de vers, sous ce titre : *In the studio* (Dans l'atelier). Evans vint s'établir à Londres en 1878 et prit une part active aux luttes politiques et à l'organisation de l'Union conservatrice nationale. En 1883, il accepta la direction d'un nouveau journal conservateur, « The Teople », lequel est devenu un des plus influents organes du parti.

EVDOKEEFF, îles